

## Script de l'étape 2

### « La morale peut-elle être fondée sur la recherche du bonheur ? »

La morale est d'abord vécue avant d'être pensée. Le plus souvent nous répondons à nos devoirs de façon mécanique, sans nous poser de questions, car nous nous contentons d'imiter les autres, c'est-à-dire ceux avec qui nous vivons et avons grandi. Mais nos obligations peuvent se contredire ou nous empêcher d'être heureux. Ainsi, lorsqu'elle perd son évidence, la morale devient un problème et un objet de réflexion. Que faut-il véritablement vouloir : faire son devoir ou être heureux ? Et, plus fondamentalement, que devons-nous attendre ou espérer de l'existence ? Une telle question se trouve formulée par le philosophe Spinoza, dans les premières lignes d'une œuvre de jeunesse intitulée *Traité de la réforme de l'entendement*. Lisons ensemble ce texte :

< Je lis le texte de Spinoza qui apparaît en bas de l'écran  
ou dans sa partie droite >

« L'expérience m'avait appris que toutes les occurrences les plus fréquentes de la vie ordinaire sont vaines et futiles ; je voyais qu'aucune des choses, qui étaient pour moi cause ou objet de crainte, ne contient rien en soi de bon ni de mauvais, si ce n'est à proportion du mouvement qu'elle excite dans l'âme : je résolus enfin de chercher s'il existait quelque objet qui fût un bien véritable, capable de se communiquer, et par quoi l'âme, renonçant à tout autre, pût être affectée uniquement, un bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine »

Reprenons à présent l'extrait que nous venons de lire afin d'en comprendre les grandes lignes.

L'auteur semble tout d'abord établir une forme de constat à l'égard des « occurrences les plus fréquentes de la vie ordinaire ». Il évoque en effet les circonstances habituelles de l'existence, les événements qui s'y rencontrent le plus couramment. Or, qu'est-ce que l'expérience de la vie, la pratique des choses, peut nous enseigner au sujet de leur valeur ? On peut remarquer que l'auteur exprime d'emblée une forme de déception. Les choses ordinaires lui paraissent « vaines », c'est-à-dire inutiles, et « futiles », donc dépourvues d'intérêt. Comment comprendre un tel constat ? Et sur quoi porte-t-il précisément ?

Or Spinoza montre aussitôt la raison pour laquelle il se détache des choses ordinaires. Si la plupart des hommes recherchent notamment la richesse, les honneurs ou les amours, croyant que le bonheur s'y trouve caché, Spinoza en examine l'importance réelle.

< Inscription à l'écran des termes : « pour moi » et « en soi »  
durant leur explicitation >

Nous remarquons qu'il oppose ce qui vaut « pour moi » à ce qui vaut « en soi ». Nous avons pu souvent remarquer que ce que nous désirons plus que tout au monde devient fade ou insipide dès que l'obtenons, ressemblant en cela à des enfants, qui trépignent d'impatience avant de recevoir un nouveau jouet et s'en détournent très rapidement lorsqu'ils le possèdent. Car, ce qui cause de la crainte ou de l'espoir, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, mais le fait de les désirer. Ainsi, l'attrance que ces choses exercent sur nous ne vient pas d'elles, mais de nous-mêmes, puisque nous leur donnons un prix très élevé. C'est pourquoi ni la crainte ni l'espoir ne sont les propriétés objectives des choses qui nous entourent mais des sentiments subjectifs. En un mot, la valeur de ce qui nous arrive n'est jamais *absolue*, mais *relative* aux affects ou aux passions que nous éprouvons à leur égard. Comme l'écrit juste-

ment Spinoza dans *l'Éthique* : « nous [...] ne désirons aucune chose, parce que nous la jugeons bonne ; mais, au contraire, nous jugeons qu'une chose est bonne parce que nous nous efforçons vers elle, la voulons, appétons et désirons ».

Si toutefois rien ne vaut absolument, faut-il alors se désespérer d'être heureux ? Dans la dernière partie du texte, Spinoza se propose tout à l'inverse de tenir une forme d'engagement avec lui-même. Il prend la décision de recherche « un bien véritable » et en donne aussitôt quatre caractéristiques.

< Incrustation à droite de l'écran de l'expression « un bien véritable » accompagnée des quatre caractéristiques qui apparaissent au fur à mesure de leur présentation : « capable de se communiquer » ; « renonçant à tout autre » ; « être affectée uniquement » ; « une éternité de joie continue et souveraine ».

Le vrai bien doit tout d'abord être « communicable », c'est-à-dire universel, et non pas simplement lié à une humeur particulière. Il doit permettre ensuite de renoncer aux autres biens, car il doit se suffire à lui-même et nous libérer de l'insatisfaction. Il affectera en effet l'âme de façon unique, car il ne mêlera pas la souffrance du manque au plaisir de la possession. Enfin, il procurera « une éternité de joie continue et souveraine », car il ne dépendra pas de circonstances passagères.

Mais, si l'auteur donne les caractéristiques du bien véritable comme autant d'exigences, il faut encore remarquer qu'il ne définit pas concrètement le bien véritable, dont l'existence demeure donc très incertaine. De quelle façon faut-il par conséquent conduire son existence ? Qu'est-ce qu'une vie bonne, accomplie, authentiquement humaine ? Suffit-il d'obéir à ses devoirs pour y parvenir ou faut-il s'en écarter afin de rechercher le véritable contentement ? Et de quelle nature ce dernier serait-il ? Telles sont les questions que nous allons approfondir au cours de la deuxième étape de cette séquence consacrée à la morale.